

**DIAGNOSTIC DES CONDITIONS DE VIE DES FEMMES AFRICAINES
EN EUROPE DANS *LA NOIRE DE...* D'OUSMANE SEMBENE ET *LA
PREFERENCE NATIONALE* DE FATOU DIOME :
UNE INSPIRATION DU CONTE AFRICAIN**

Mame Alé MBAYE

Université Gaston Berger du Sénégal

engagementmbaye@gmail.com

Résumé : Si le voyage demeure l'un des thèmes les plus exploités dans la littérature africaine d'expression française, notons tout de même que son traitement dans la nouvelle est d'une autre nature. En d'autres termes, si le roman par exemple se borne, le plus souvent, à nous présenter les aventures d'un personnage masculin, dans la nouvelle, les auteurs s'intéressent généralement aux conditions de vie des femmes qui s'exposent à toute sorte de situations qui leur enlèvent leur « morceau de dignité ». En cela, la structure de la nouvelle s'apparente à celle du conte. Ainsi, à travers *La Noire de...* d'Ousmane Sembene et *La Préférence nationale* de Fatou Diome,¹ cet article diagnostique les conditions dans lesquelles baignent les femmes africaines, et cela, avant, pendant le départ et lors de leur séjour en terre étrangère. Cette situation médiocre dans laquelle elles vivent est aggravée par leur différence biologique (relative à la couleur de leur peau) et par leur non-appartenance à la société européenne. Dans ces conditions, leurs rêves de jadis, se transforment maintenant en cauchemar car, ni la société ni le milieu professionnel ne reconnaît à la femme immigrée le statut d'être humain.

Mots clés : voyage, nouvelle, condition, femme, situation, société, rêve, statut.

Abstract : If travel remains one of the most exploited themes in both oral and written African francophone literature, let us note that its treatment in the short story is of a different nature. In other words, if the novel confines itself in depicting the adventures of a male character, in the short story, the authors are generally interested in the living conditions of women who are exposed to all kinds of situations that take away their "piece of dignity". In this, the structure of the short story is similar to that of the take. Thus, through *La Noire de...* by Ousmane Sembene and *La Préférence nationale* by Fatou Diome, this article diagnoses the conditions in which African women evolve, before, during departure and during their stay in the foreign land. This mediocre situation in which they live is aggravated by their biological difference (relative to the color of their skin) and by their non-belonging to the European society. Under these conditions, their yesteryears dreams are now turning into a nightmare because; neither the

¹ Pour plus d'économie, à la place de *La Noire de...*, nous écrivons *L.N.D...* et à la place de *La Préférence nationale*, nous mettrons *L.P.N.*

society nor the professional world recognizes immigrant women as human beings.

Keywords : travel, short story, condition, women, situation, take, société, dreams, beings.

Introduction

La littérature a toujours été considérée comme un des lieux privilégiés de contacts entre les peuples et les civilisations. Dans la littérature sénégalaise, la fascination extrême pour les valeurs de la civilisation occidentale provoque un avide désir de se rendre à ces lieux dont la capitale mythique est considérée comme un endroit de consécration et de réussite sociale. Dès lors, étudier le thème du voyage, c'est s'engager dans une réflexion sur un phénomène de plus en plus abordé sous une autre forme dans la littérature postcoloniale.

Déjà, les romans d'apprentissage des années soixante tels que *Kocoumbo*, *l'étudiant noir* d'Aké Loba, *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane nous ont habitué à la confrontation brutale entre l'Afrique et l'Occident. Comme *Mirages de Paris*, ces romans s'inspirent de la Négritude qui idéalise l'Afrique et accuse l'Occident d'être responsable du mal dans lequel baigne le continent noir. Sensibles comme leurs prédécesseurs à la souffrance des Noirs en Europe, des nouvellistes et des romanciers tels que Ousmane Sembene, Calixthe Beyala, Sami Tchack, Fatou Diome,... abordent le thème tout en essayant de mettre un terme à cette idéalisation forcenée de l'Occident. Ils dénoncent non seulement le passé colonial qu'aucun Africain ne peut oublier mais aussi les rapports qui lient l'Afrique à l'Occident.

Ainsi, l'illusion séduisante et les raisons socio-économiques constituent les deux causes les plus visibles qui poussent les personnages de la littérature africaine à vouloir s'expatrier vers des pays de l'Europe. En effet, aux contacts avec l'environnement, le milieu physique et les autochtones, les voyageurs bénéficient d'une forte expérience hexagonale. Celle-ci est le but d'une peinture acerbe des conditions exécrables de ces derniers et les sottises des Français.

1. Causes et manifestations du voyage

Depuis l'homo sapiens à nos jours en passant par les deux Antiquités et les temps modernes, l'homme est perçu comme un éternel déplacé, un nomade déçu de son foyer originel. Ce déplacement, communément appelé « voyage », joue un rôle important dans l'évolution de la littérature africaine. Du fait de l'importance et du caractère universel de ce thème, il a fait l'objet de curiosité de la part de beaucoup d'auteurs, et ceci à travers tous les genres littéraires dont la nouvelle et le roman. Ainsi, pour certains nouvellistes, le phénomène du voyage constitue le socle de la trame des récits.

Dès lors, la recherche du bonheur, la quête du savoir et l'exotisme poussent souvent l'homme à quitter son milieu naturel pour explorer d'autres horizons où la vie s'avère meilleure. En effet, avec la mondialisation,

l'impossibilité de satisfaire tous les besoins conduit des milliers d'individus à quitter leurs pays pour d'autres, dans l'espoir d'y trouver une exultation foncière. Cependant, pour une étude approfondie, nous abordons les causes et les manifestations du départ tout en mettant l'accent sur les illusions et les raisons socio-économiques.

1.1. *L'illusion séduisante*

Dans la littérature africaine et particulièrement dans la nouvelle, il appert que beaucoup de personnages manifestent un engouement profond par rapport à d'autres horizons qui leur semblent merveilleux. Ce sont en général des milieux inconnus qu'ils imaginent paradisiaques ou qu'ils croient recouvrer une vie idéale, conforme et adaptée à leurs aspirations. Déjà, cet attrait de l'Occident sur les Africains ne date pas d'aujourd'hui. Pendant la colonisation, parler la langue du maître est synonyme de promotion sociale : « Le père Gilbert, dit Toundi, [...] m'a appris à lire et à écrire [...] Rien ne vaut cette richesse » (F. Oyono, 1956, p. 24). Ce même sentiment provoque également chez les étudiants des années trente l'envie d'aller en France pour parfaire leur formation. À partir de là, Paris est considéré comme le centre de toutes civilisations, voire la capitale des « belles lettres ». Selon Sally Ndongo, « La fascination quasi-mythique exercée par l'Europe, l'ancienne métropole, l'image culturelle qu'elle s'est donnée [ou qu'on lui accorde] font que tout élève africain considère sa formation globale comme incomplète tant qu'il n'a pas réalisé une partie de ses études en Europe » (S. Ndongo, 1976). Toutefois, sa riieuse apparence et son entrain sympathique la rendent agréable, voire acceptable, au plus grand nombre. À cause de la publicité et de la promotion que certains vacanciers se font de l'Occident, les rêves deviennent des nécessités que l'individu – homme ou femme – doit acquérir. Le chemin de l'Europe promet toujours la même chose : le bien-être, le confort, l'efficacité, le bonheur et la réussite. Il fait miroiter une promesse de satisfaction. Il vend du rêve, propose des raccourcis symboliques pour une rapide ascension sociale. Il fabrique des désirs et présente un monde en vacances perpétuelle, détendu, souriant et insouciant, peuplé de personnages heureux et possédant le secret de la modernité.

Face à un tel univers que la télévision rend présent à tous, la publicité faite sur l'Europe évoque un monde idéal, sans explosion démographique, un monde innocent, plein de sourires et de lumières, optimiste et paradisiaque. Par accumulation, le mirage de l'Occident répète et accrédite les grands mythes de notre temps : Modernité, Bonheur, Jeunesse, Loisir, Abondance... Toute critique lui donne le beau rêve, tout pamphlet renforce l'illusion de sa tolérance douceuse.

Ousmane Sembene et Fatou Diome en sont si obsédés que, presque, toutes leurs œuvres en sont imprégnées et qu'elles en sont inséparables. Leurs personnages, surtout féminins, manifestent une envie, une volonté de se rendre en ces lieux qu'ils considèrent comme un *Eldorado*. Là, ils espèrent de surcroît mener une vie sublime, un changement spectaculaire à cause d'une vision

mythique. Dès lors, le snobisme, c'est-à-dire ce sentiment que certains portent à tout ce qui est en vogue dans les milieux tenus pour distingués, atteint tous les esprits. C'est ainsi que Tive Coréa, un personnage dans *L.N.D...*, soutient avec assurance : « Quel est le jeune Africain qui n'ambitionne pas d'aller en France ? » (*P.N.D*, p.171).

La présence de celui-ci est symbolique dans la nouvelle car elle sert à décourager les candidats au voyage risqué. Comme Charles Moki, un personnage dans *Bleu, Blanc, Rouge* d'Alain Mabanckou, Tive Coréa est le modèle d'une jeunesse africaine victime des méfaits du périple. Il a fait vingt longues années en France ; « il était parti riche de sa jeunesse, plein d'ambition, et en était revenu telle une épave » (*L.N.D...*, p.171). Son expérience hexagonale lui donne l'autorité de s'opposer au départ de Diouana pour qui, seul le chemin de l'Europe reste l'unique voie vers le changement et le bonheur.

Elle n'arrête pas de prononcer admirablement le mot « France ». En effet, cette partie de la terre hante ses rêves et la conduit jusqu'à vouloir dépenser toutes ses « économies », rien que pour découvrir la « beauté », « la richesse » sans oublier la « douceur » de l'Hexagone, tant chantées par ceux qui ont la chance d'y séjourner et d'y réussir. Dans la nouvelle de Fatou Diome, le mirage de l'ailleurs aboutit au départ fougueux vers ce pays de rêve. Pour Satou, le village natal est devenu un enfer. Seule compte pour elle, une seule idée : partir avec son mari en France, à Strasbourg. Ce sont en fait tous les personnages indigènes qui caressent ces rêves. Leur envie de partir pour l'Europe est perçue comme un acte de salut public. Ainsi, perdant tout contact avec la réalité présente, les compatriotes de Diouana sauf Tive Coréa ne vivent plus qu'au diapason d'un avenir brillant et heureux. Au moment de partir, chacun lui confie ses petits secrets, comme si l'argent s'y ramasse avec facilité. Pour les habitants de Zourian également, être parmi les Blancs est une promotion sociale, voire une « chance » (F. Oyono, 1956).

Parallèlement dans *Le Ventre de l'Atlantique*, presque tous les passages décrivent le caractère paradisiaque de l'Europe. Cette dernière y est assimilée au paradis, notion qui y est employée trois fois. Essayons de les citer :

Au Paradis, on ne peine pas, on ne tombe pas malade, on ne se pose pas de questions : on se contente de vivre, on a les moyens de s'offrir tout ce que l'on désire, y compris le luxe du temps, et cela rend forcément disponible. Voilà comment Madické imaginait ma vie en France.

Diome (2003, p.50)

Resté à Niodior, un village sérère situé sur la Petite Côte au Sénégal, Madické a ainsi une perception paradisiaque de la France. L'emploi de « imaginer », conjugué à l'imparfait et à la troisième personne du singulier révèle l'ancrage de la réputation de l'Occident dans l'imaginaire populaire africain. C'est le début de la manifestation du mythe de l'Europe, d'autant que le verbe suggère une certaine illusion que le passage suivant rend davantage visible

[Les glaces Miko] restent pour eux [les étrangers africains] une nourriture virtuelle, consommée uniquement là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, dans ce paradis, où ce petit charnu de la publicité a eu la bonne idée de naître, pourtant, ils y tiennent à cette glace et, pour elle, ils ont mémorisé les horaires de la publicité. Miko, ce mot, ils le chantent, le répètent comme les croyants psalmodient leur livre saint. Cette glace, ils l'espèrent comme les musulmans le paradis de retour du Christ.

Diome (2003, p.21)

L'idée, dans ce passage, du dogmatisme religieux renforce le mythe de l'Europe. Les candidats au voyage croient en cela tout comme les musulmans croient au Paradis ou, pour les chrétiens, la venue du Christ. D'autres, par contre, qui sont entraînés dans cette illusion, se fondent uniquement sur des présomptions, sur la base de simples informations fallacieuses de certains voyageurs dépourvus de tout sens : certaines de ces personnes qui ont la chance de réussir en Occident seraient de grands pourvoyeurs d'illusions en ne disant pas la vérité, en se nourrissant d'utopies et en jouant sur tous les ressorts de l'émotion. Cette remarque est particulièrement vraie avec le roman d'Alain Mabanckou, *Bleu, Blanc, Rouge* (A. Mabanckou, 1998). Le héros, Massala Massala, veut aller en France après avoir interrompu ses études. Paris se présente à ses yeux comme un espace de la réussite et de la consécration. L'envie de partir lui est administrée par son ami Charles Moki. Celui-ci revient chaque année au pays avec des idées séduisantes et toutes faites sur la France.

Par conséquent, si la plupart des personnages de la littérature du voyage sont imprégnés de la beauté des villes parisiennes, il n'en demeure pas moins que le désir d'avoir un mari Blanc conduit d'autres en l'occurrence les femmes à vouloir s'expatrier. Nafi, la correspondante des « Lettres de France », est expatriée du Sénégal à Marseille par son père qui a encaissé une dot afin qu'elle se marie avec un vieillard qu'elle n'a jamais vu auparavant, si ce n'est à travers une photo que lui avait montré son papa. Elle souligne avec un ton triste : « Je suis victime de mirage. Mon père m'avait montré une photo d'un certain homme. Il était beau sur la photo et il était en France [...] Cet homme veut de [moi] comme épouse. Il est en France. Il y travaille » (*L.N.D...*, p.78).

Toutefois, l'être humain, pour se libérer d'un environnement qui l'étouffe et le soumet aux difficultés de la vie, cherche une solution consistant à lutter pour préserver sa vie. Et le départ vers un ailleurs plus clément (cette idée, toujours fondée sur un mirage, demeure la seule issue possible afin de parvenir à un tel résultat). Donc, l'aspiration au bonheur va se concrétiser par le voyage imposé par le hasard de la vie, par le destin donc ou par la volonté des autres personnages.

Structurellement réductrice, le mirage de l'ailleurs offre une vision condensée, systématique, simple de la vie. Il recourt volontiers à des stéréotypes pour nous dicter nos désirs. Il nous fait accepter notre propre asservissement. Ainsi, face à cette perception idyllique de la France et la

représentation paradisiaque de l'Europe, se construisent d'autres éléments qui conditionnent le départ des personnages vers des lieux proches ou lointains, connus ou méconnus : il s'agit des raisons socio-économiques.

1.2. Les raisons socio-économiques

Dans la pensée de certains Africains, le voyage en Europe représente le fait par excellence de la réussite. Le quotidien très difficile occasionne l'obsession de l'ailleurs et du départ. Ainsi, la ville est souvent la première étape de ce parcours ; si elle n'offre pas de possibilités de réussite, c'est alors le déplacement au-delà des frontières. En vérité, les études faites par la Société Générale de l'Immigration (S.G.I.) et l'Office Nationale de l'Immigration (O.N.I.) démontrent qu'il y a dans l'histoire trois grandes périodes toutes caractérisées par des raisons de capital, de gain, de bénéfice, de rentabilité, en un mot, d'économie.

La Révolution industrielle en France a provoqué le premier mouvement de voyageurs, tous originaires des pays d'Europe de l'Est. Elle a permis à ces pays d'accueil de bénéficier d'une main-d'œuvre bon marché, docile qui accepte des conditions de travail pénibles, des salaires bas. Cela est amplifié par la période qui a suivi la Première Guerre Mondiale pendant laquelle les pays industrialisés encouragent l'immigration pour des raisons de redressement économiques. En plus, après la Guerre, certains combattants sont restés en Europe pour travailler afin de pouvoir envoyer de l'argent à la famille restée au pays d'origine.

La troisième vague est précisément localisée au lendemain de la seconde Guerre Mondiale. À cet effet, aux prises avec des conflits politiques et des situations économiques peu enviables, certains Africains ne se limitent pas à une migration Sud-Sud, vers des régions d'Afrique dont la situation économique apparaît meilleure. Ils se tournent également vers cette Europe de l'Ouest avec laquelle ils ont tant de liens historiques, du fait des acquis et des vicissitudes de la découverte de l'Afrique par l'Europe. Ainsi se développe des migrations Sud-Nord. La motivation essentielle est donc d'entreprendre les chemins du voyage afin de se procurer « comme tout le monde » des biens matériels ainsi que des richesses. Ce phénomène est renforcé par l'avancée du football, un marché bien payé : les joueurs internationaux reviennent avec des milliards en poche. Pour confirmer cette idée, Dominique Schnapper note :

Les mouvements de populations ont toujours existé et sont inévitables, pour des raisons [...] économiques. D'aucuns fuient de leurs propres chefs des régimes qui ne leur assurent pas les conditions de vie qu'ils souhaitent ou sont expulsés. D'autres cherchent à améliorer leur sort matériel.

Schnapper (1992, pp.9-10)

De même, touchés par une situation économique comme nous l'avons démontré un peu en haut, beaucoup d'Africains vont se ruer d'abord dans les

villes (voyages interurbain) et ensuite à l'extérieur de leur propre pays (voyage intercontinental), toujours attirés par les nombreuses promesses, souvent fausse. Dans la nouvelle africaine d'expression française, les déplacements sont guidés par les mêmes problèmes d'ordre économiques. La situation bloquée du continent, la montée en puissance du chômage intensifiée par le sous-développement du continent africain, l'obtention de diplômes qui ne favorisent ou ne facilitent guère l'insertion à la vie active, voire professionnelle mais aussi la baisse des salaires, provoquent chez beaucoup de jeunes l'extrême envie d'aller tenter leurs chances dans les pays du Nord.

De toute évidence, c'est le quotidien difficile qui occasionne l'obsession de l'ailleurs et du départ. Dans *LND...*, Diouana - l'héroïne - vit une situation précaire. Avec une somme miséreuse de trois mille francs CFA qu'elle perçoit chaque mois, elle compte nourrir toute sa famille, son papa Boutoupa et sa mère. C'est dans cette pauvreté qu'elle évolue ; et elle cherche à s'en sortir en empruntant la voie du voyage. Par ailleurs, si l'on prend en considération la doctrine à laquelle adhère Sembene, le marxisme, nous allons nous rendre à l'évidence que la cause principale du départ de ses personnages reste dictée par des besoins économiques. Ses héros et héroïnes sont des ouvriers et des bonnes qui vivent dans des conditions de pauvreté extrême et auxquelles ils aspirent sortir en empruntant les chemins de l'Europe ou ailleurs ; l'essentiel, c'est de quitter l'Afrique. C'est le cas de Mahmoud Fall dans la nouvelle éponyme du même recueil. Fatigué de rester dans sa Mauritanie natale en ayant les poches vides, sans aucune ressource lui permettant de satisfaire ses besoins les plus élémentaires, « [Il] avait entrepris un voyage » vers le Sénégal où il change de nom et se nomme « Aïdra » (sic), c'est-à-dire un chérif, membre et descendant de la famille du Prophète Muhamed.

En vérité, tout individu quel qu'il soit cherche toujours à améliorer sa condition de vie à l'intérieur de son propre pays. Mais, si cette tentative ne s'avère pas fructueuse pour diverses raisons, c'est alors le départ vers d'autres lieux, voire d'autres pays beaucoup plus propices à l'existence humaine. Satou, n'en reste pas indifférente. Son appartenance sociale laisse supposer qu'elle vit et grandit dans la même situation d'extrême pauvreté. Aussi, la famille dans laquelle elle a été hébergée nous édifie-t-elle sur sa situation de pauvreté car s'agissant d'une « famille polygame de deux femmes et dix-huit enfants parqués dans trois chambres et un salon » (« La Mendiante et l'écolière », *L.P.N.*, p.23). Et, elle compte s'en sortir en effectuant le voyage par le biais d'un mariage avec un Blanc.

Le manque de débouchés parmi les Noirs, la honte et la frustration de ne pouvoir subvenir aux besoins de la famille alors qu'on est aîné, ont contribué à l'augmentation du taux de voyageurs dans la littérature africaine. Dès lors, la nécessité de redorer le blason familial s'affirme comme une obligation servant à honorer la famille. Écoutons les propos du père de Moussa avant son départ : « Je me fais vieux et tu es mon seul fils, il est donc de ton devoir de s'occuper de la famille. Épargne-nous la honte parmi nos semblables. Tu dois travailler,

économiser et revenir au pays » (D. Fatou, 2003, p.90). Quant à Madické, le petit frère de Salie, lui, il éprouve une réelle fascination pour la France où il espère servir en qualité de footballeur. Le départ est l'occasion pour lui aussi de fuir son village, démunie d'activités comme le note Salie : « Mon frère avait la ferme intention de s'expatrier [...]. L'immigration était la pâte à modeler avec laquelle il comptait façonner son avenir (F. Diome, 2003, p.90). C'est donc l'instinct de survie qui semble dicter les déplacements des Africains.

À travers cette affirmation, c'est donc l'espoir de toute une jeunesse africaine qui est mis en exergue car, confrontée à un problème de sous-développement économique ; notons par conséquent que celle-ci est habituée à prôner l'idée très répandue et très ancrée dans les mentalités et consistant à dire : *Barca ou Barzak* (ce qui signifie littéralement « Partir pour Barcelone ou pour l'Au-delà »).

Outre ces prétextes économiques, s'ajoutent d'autres motifs purement sociaux qui justifient les départs des jeunes Africains vers les métropoles occidentales. En effet, dans la littérature africaine, surtout, dans la nouvelle, miroir de celle-ci, la sempiternelle recherche du bonheur semble être au cœur des préoccupations majeures et des aspirations les plus profondes des personnages en vue de s'assurer un présent radieux aux lendemains qui chantent. Dans la nouvelle « Voltaïque », c'est l'aspiration à de meilleures conditions d'existence qui motive les déplacements des habitants vers d'autres localités. En vue de se soustraire de la cruauté des négriers, les chasseurs d'esclaves, ces derniers se cachent dans les forêts et les brousses. Ils ont été forcés de vivre soit « dans la forêt et être exposés [aux maladies] ou bien rester sur la savane » (*L.N.D...*, 1962, p. 109) et faire partie des captifs. En vérité, la cause première de ces déplacements reste marquée par la quête de sécurité sociale car, dans ces conditions, ils vivent de « lamentation sur lamentation » (*L.N.D...*, 1962, p. 106).

Le chemin du voyage est pour Ken Bugul un moyen de s'évader, voire de se « sauver au loin » (Ken Bugul, 1984, p.34) afin de s'être épargnée de la « solitude ». C'est pourquoi tout au long de son livre, elle ne cesse d'assimiler l'Europe à une « Terre Promise » (Ken Bugul, 1984, p.45). Dès lors, l'on constate que l'impossibilité de vivre une vie sécurisée en milieu naturel conduit la plupart des gens à l'errance. À cela s'ajoute la volonté de fuir une situation sociale sombre et la quête d'une meilleure amélioration, du point de vue matériel ou autre.

De son côté, *L.P.N.* présente des nouvelles dans lesquelles l'héroïne émerge à une liberté affamée après un itinéraire douloureux. En fait, si l'on croit à la Préface à l'œuvre du Professeur Madior Diouf (2001), le milieu dans lequel Satou vit « nous montre la bêtise humaine, les violences exercées sur les enfants, la lubricité de l'homme combinée à l'autoritarisme que favorise la tradition et la pauvreté ». En plus de cela, elle se sent mal en compagnie de certains de ses condisciples issus de familles riches : « Aujourd'hui les canards, dit-elle, ne se mêlent plus à la danse des paons » (*L.P.N.*). Tenaillée par cette pauvreté, cette

misère, le tout coiffé par le manque de respect envers l'être humain, pousse Satou à lutter chaque jour pour retrouver la liberté. Celle-ci, elle l'aspire depuis qu'elle est au lycée ; on se souvient de son choix qui porte sur un poème de Césaire intitulé « Partir » (voir la nouvelle « Mariage volé »). C'est dire que l'individu cherche un certain réconfort dans son propre environnement mais dès lors que celui-ci ne parvient pas à lui procurer l'épanouissement dont il a besoin, c'est alors le départ vers d'autres espaces plus cléments. Et tout cela la motive davantage dans son désir de sortir de ces difficultés en empruntant les chemins de l'Europe.

Ousmane Sembene dans *L.N.D...* suggère qu'en Afrique, la dégradation des valeurs s'est opérée à partir de leur fausse perception de l'Occident. À Dakar, l'implantation du couple Blanc qui détient seul une voiture dans tout le village, la nature de sa villa sur la route de Hann, suscitent davantage de l'envie d'aller en Europe. C'est cette aisance matérielle qui enfonce de plus en plus les Africains au mirage. Ainsi, considéré comme un lieu de consécration et de réussite sociale, un endroit où l'argent se gagne sans grande peine, Paris demeure l'espace mythique vers où convergent beaucoup de personnages africains en quête de meilleures conditions de vie, le savoir y compris.

Toutefois, l'être humain, pour se libérer d'un environnement qui l'étouffe et le soumet aux difficultés de la vie, trouve une solution : lutter pour la survie. Et le départ vers un ailleurs plus clément (cette idée est toujours fondée sur un mirage) demeure la seule issue possible pour les personnages de la nouvelle afin de parvenir à un tel résultat. Donc, l'aspiration au bonheur va se concrétiser par le voyage imposé par le hasard de la vie ou par la volonté des personnages.

Si certains sont motivés par la recherche du bonheur, d'autres sont guidés par la quête du savoir. Celle-ci est une activité par laquelle l'être humain tente de comprendre le monde et la nature des choses tels qu'ils se manifestent à partir de données fournies par l'observation. Ce savoir peut être ésotérique ou exotérique et il permet à l'homme de percer le mystère de l'univers. Vivre sans savoir équivaut à vivre inutilement et à dormir pendant toute sa vie. D'emblée, ceux qui en manifestent une soif inassouvie s'offrent tous les moyens possibles quelles que soit les pertes hideuses qu'ils peuvent encourir pour arriver à leur fin. Cela se justifie par la détermination farouche de Satou à vouloir sauver ses études et sa dignité, à la suite de son divorce avec son mari. Ailleurs, Fatou Diome nous dit que le savoir est l'objectif le plus grand et le plus noble qu'une femme puisse se fixer sur terre. En tout état de cause, semble nous dire Ousmane Sembene, aucun écolier africain ne refuserait pas le chemin de l'Europe. Il dit : « Quel est l'écolière qui n'a pas rêvé de la France, des rues illuminées » (*L.N.D...*, p.78). C'est le cas de François Gogodi dans *Kocoumbo, l'étudiant noir*. Celui-ci veut coûte que coûte aller en France afin d'étudier « comme tout le monde » (A. Loba 1960).

Nous nous souvenons déjà le fait que, dans *L'Aventure ambiguë*, Samba Diallo, durant une étape de sa vie, quitte son Diallobé natal afin d'aller en

France quérir du savoir pour obtenir le pouvoir, selon la Grande Royale, de « vaincre sans avoir raison » ou bien de posséder « l'art de lier le bois au bois », selon Thierno (Ch. H. Kane, 1961). Ce même phénomène a, quelques années plutôt, suscité l'attention de Camara Laye, dans son premier roman *L'Enfant noir* où il revient en détail, tel un Balzac ou un Stendhal, sur sa vie partagée entre la maison paternelle à Conakry, la demeure maternelle à Tindican et son départ de Conakry à Paris dans le seul but de développer sa formation intellectuelle (C. Laye, 1953).

La nouvelle africaine, reflet de la société qu'elle décrit, accorde une grande importance à la femme, à sa condition. Elle exhibe les conditions d'existence pénibles de la femme dans les sociétés patriarcales où seuls les avis des hommes comptent. Ces derniers se basent sur l'autorité qu'ils se donnent eux-mêmes pour exercer une oppression, voire une dictature féroce sur les femmes. C'est dans le but de combattre cette « injustice » qu'il faut situer la nouvelle d'Ousmane Sembene et celle de Fatou Diome.

Pour Calixthe Beyala, l'ailleurs reste l'unique destination vers où cette quête de liberté est possible. Ses héroïnes, souvent, victimes d'une société en proie au chaos et à la violence, prennent les chemins de l'Europe pour se reconforter et fuir cette société où la parole ne sert que des intérêts phallogocratiques et gérontocratiques, sous le joug masculin. Dans *Les Honneurs perdus*, nous remarquons la récurrence systématique des mêmes types de personnages dans un environnement quasi-identique de violence, d'horreur et de misère. Las de vivre dans ce milieu en proie au chaos, l'héroïne Saida Benerafa, possédant un billet aller simple, compte tourner le dos à l'Afrique miséreuse pour aller ailleurs, en France par exemple où elle est employée comme domestique chez une compatriote, Ngaremba, féministe, engagée dans la lutte pour les droits de la femme noire (C. Beyala, 1992). De même, étudiante niadoroise et résidente à Strasbourg, Salie, dans *Le Ventre de l'Atlantique*, nous confie les causes qui l'amènent à s'expatrier :

Petite déjà, incapable de tout calculer et ignorant les attraits de l'émigration, j'avais compris que partir serait le corollaire de mon existence. Ayant trop entendu que mon anniversaire rappelait un jour funeste et mesuré par la honte que ma présence représentait pour les miens, j'ai toujours rêvé de me rendre invisible.

Diome (2003, p. 260)

Enfant illégitime, élevée par sa grand-mère, elle ne peut pas supporter de grandir « avec ce sentiment de culpabilité, la conscience de devoir expier une faute qui est [sa] vie même » (F. Diome, 2003, p. 161) une situation qui la condamne au regard des lois communautaires. La définition qu'elle donne elle-même de ce voyage est assez significative : « désireuse de respirer sans déranger afin que le battement de mon cœur ne soit plus considéré comme un sacrilège, j'ai pris ma barque et fait de ma valise des écrans d'ombre » (F. Diome,

2003, p.162). Dès lors, le départ vers l'ailleurs apparaît comme une voie qui mène au salut, un moyen de soulager la douleur d'un quotidien incertain, marqué par l'injustice, la pauvreté, l'exploitation abusive de la femme gardienne du foyer qui ne cesse de vivre dans la misère et dans l'absurdité de la vie. L'idée d'une quête de liberté et l'épanouissement social constituent un élément central qui contribue à favoriser les déplacements comme le note toujours Fatou Diome dans *Le Ventre de l'Atlantique*: « L'exil est pour moi gage de liberté » (F. Diome, 2003, p.262).

En résumé, si nous faisons l'exégète de ce vaste et complexe thème, nous nous rendons compte que les sempiternels déplacements d'un lieu vers d'autres, proches ou lointains, sont, en général, motivés par la quête de meilleures conditions à savoir le bonheur dans toutes ses dimensions. Dans ces conditions, l'Africain, traumatisé par un présent qui ne lui donne aucune possibilité de réussite, mythifie l'Occident jusqu'à la considéré comme un Eldorado, idée elle-même illusoire. Par ailleurs, d'autres sont motivés par la soif de savoir qui, seul, permet à l'homme, dans sa quête, de percer les mystères de ce monde et d'instaurer une vie sécurisée. Ainsi, tels que décrits dans leurs consciences et dans leurs imaginations, ces biens par excellence ne cessent de stimuler leur curiosité et de hanter leurs rêve. De toute façon, la recherche de gain, de capital est aussi l'une des causes du départ qu'il ne faut pas négliger. Cependant, une étude sur l'univers des voyageuses nous élucide davantage sur le phénomène.

2. La représentation de l'univers des voyageuses.

Conditions, misère, enfermement, racisme et intégration des voyageurs sont les quelques thèmes liés au voyage dans la nouvelle africaine francophone. Au contact avec le Blanc, le Noir souffre au plus profond de sa chair et de son âme. En effet, ses rêves d'antan en Afrique ne sont désormais qu'illusions, pures utopies, fictions, voire mirages.

En réalité, avec des conditions climatiques pas tout à fait favorables à leur corps et une société inhospitalière, les personnages de la nouvelle africaine francophone qui aborde le thème du voyage se trouvent cernés dans des situations confuses. Ils vivent dans un environnement en vérité malsain car habités par des êtres racistes et sadiques qui n'acceptent ni ne considèrent que ceux qui ont la même couleur de peau qu'eux.

Le personnage voyageur, étranger en Occident, est confronté à divers problèmes qui rendent difficile son insertion dans la société d'accueil. Cette situation qui complique davantage son séjour est analysée aussi bien sur le plan social que sur le plan professionnel.

2.1. L'univers social des voyageurs.

Pour beaucoup d'Africains, le voyage représente le fait par excellence de la réussite. Le quotidien très difficile au pays natal occasionne l'obsession de l'ailleurs et du départ. C'est ainsi qu'en essayant de fuir un présent radieux, les

personnages de la littérature africaine, surtout ceux des nouvelles, découvrent de meilleures conditions d'existence. Et l'endroit ciblé reste l'Europe. Mais, en réalité, les épreuves imposées par la providence durant le voyage sont de sorte que les candidats arrivent souvent à remettre en cause le succès de leurs projets qui, parfois, deviennent compromettants au point d'installer les héros dans le tourment. Les personnages sont confrontés à des problèmes sociaux comme l'insertion, l'intégration et la survie. Ils sont victimes de rejet social. L'Europe est apparue à leurs yeux comme un univers carcéral et coercitif.

La nouvelle africaine a ainsi la prétention de produire une copie fidèle de la réalité. L'artiste peint la société telle qu'il la sent, telle qu'elle lui apparaît à travers un prisme personnel de facteurs culturels, psychologiques, idéologiques...Cependant, la lecture de *L.N.D...* et *L.P.N.* nous a convaincu que les deux auteurs rendent compte assez fidèlement des conditions des Nègresses, des voyageuses en l'occurrence. Si dans certaines pages la description ou l'évocation des faits et des situations sont laconiques, ailleurs nous remarquons une profusion de détails pittoresques, de sorte que l'on a l'impression que le but visé est de mettre en évidence ce qu'il y a d'anormal, de cruel, d'inhumain, d'intolérable dans le sort de ces derniers. Dès lors, le principe unificateur de ces deux recueils de nouvelles reste le racisme et la xénophobie.

En effet, au premier contact avec l'Occident et les autochtones, les voyageuses restent émerveillées par le nouveau milieu qu'elles construisaient dans leurs rêves. Mais, cela est de courte durée, car une fois en France, Diouana par exemple, est d'une part enfermée dans une maison à Antibes ; engagée au marché des bonnes de Dakar, elle est devenue chez ses patrons un « objet » (*L.N.D...*, p.180) qu'on paie, et qu'on exhibe partout comme une curiosité esthétique : « C'était, dit Sembene, la centième fois qu'on la trimbalait de villa en villa. Une fois chez les uns, une fois chez les autres. C'est chez le Commandant » (*L.N.D...*, p.178). D'autre part, elle est parquée comme une folle dangereuse ou un animal féroce dans son lieu de résidence, « entre quatre murs ». Une telle évocation est systématique de sa condition précaire. Dès lors, son rêve d'antan s'amenuise et se transforme en cauchemar qui, par conséquent, contrarie l'idée de « la France...la Belle France », image mythique du Paradis (*L.N.D...*, p.175).

En outre, la solitude de Diouana, son enfermement dans un espace de plus en plus rétréci - l'appartement de ses patrons, la salle à manger, puis la salle de bains où elle s'est suicidée - tiennent à l'impossibilité où elle se trouve d'entrer en communication linguistique avec qui que ce soit : ne parlant pas français, elle dépend entièrement de ses patrons, qui ne lui font entendre que des ordres indifférents ou des questions sèches, auxquelles elle répond par des monosyllabes. Le court métrage réalisé à cet effet est beaucoup plus illustratif.

Dans *L.P.N.*, Satou, l'héroïne, vit dans une situation climatique inconnue jusque-là. Dès son arrivée en France, elle est aux prises avec le temps qui est différent de celui du Sénégal, son bercail où brille constamment un beau soleil.

En effet, dans ce pays étrange et étranger, sous le poids de la fraîcheur, ses activités se trouvent paralysées. Aussi, reste-t-elle pour la plupart du temps enfermée dans son appartement car ne supportant pas le climat hivernal qui occupe toute la ville. En d'autres termes, le temps constitue un obstacle à ses activités comme elle le fait entendre : « Là j'ai hiberné de janvier à mai ne sortant que lorsque je ne pouvais faire autrement » (*L.P.N.*, p.57). Satou vit donc comme une prisonnière dans ce milieu où elle souffre de la perte de son Afrique ensoleillé.

À côté de ce constat amer, figure en bonne place le racisme qui jalonne les deux œuvres. Aussi, s'exerce-t-il à l'égard des indigènes et se traduit-il par une rigoureuse séparation de l'espace dans lequel évoluent Noires et Blancs. Dans ce milieu, la négresse est toujours identifiée par son aspect extérieur : sa couleur noire. Psychologiquement, elle est un être traumatisé. C'est pourquoi Ousmane Sembene et Fatou Diome insistent plus sur le portrait moral de leurs héroïnes que sur leur portrait physique. Car l'objectif est de nous peindre les discriminations raciales, sur le plan moral, dont sont victimes la plupart des personnages dans leurs pays d'accueil. Ainsi, l'Occident est décrit tel un enfer comme en témoigne ces propos de Tive Coréa : « Hélas ! les jeunes confondent vivre en France, et être domestique en France » (*L.N.D...*, p. 172).

En d'autres termes, le voyage constitue une source d'angoisse pour les personnages. En effet, si ce ne sont pas les difficultés rencontrées dans les études, ce sont le racisme, la ségrégation et ses adjuvants qui obligent les voyageuses à remettre en cause le succès de leur entreprise. L'Africaine quitte son pays natal pour plusieurs raisons dont le sous-développement, la misère, la crise économique,... Mais, une fois à l'étranger, elle commence à découvrir que tout n'était que leurre, tromperie et mirage. Elle est de ce fait, marginalisée, banalisée et éprouve d'énormes difficultés pour s'insérer et s'imposer dans une société qui la rejette à cause tout simplement de la couleur de sa peau. Ainsi, elle se découvre étrangère dans ce milieu étrange qui, chaque jour, l'étouffe.

Conscient du degré de haine raciste qu'ont les Blancs dans leurs rapports avec les Noirs, l'écrivain sud-africain Ezéchiel Mphahlele nous confie sa méfiance envers les Européens. Il dit : « Je n'ai des Blancs que la connaissance que l'on a de ceux qui sont de l'autre côté de la ligne [...] Les Blancs, ce sont des contours pour moi, ce ne sont pas des êtres qui ont un visage. Ils sont Blancs et c'est tout » (A. Mestre, 1966). Cette situation se reflète également au niveau du langage. Selon Ousmane Sembene :

Ayant mal assimilé des phrases où interviennent des notions de discrimination raciale, entendues dans les conversations de papa, de maman, de voisins, là-bas en Afrique, ils les commettent [les enfants de couples Blancs] avec exagération à ses copains. À l'insu de ses parents, à l'improviste, ils surgissaient, chantant : - voilà la Nègres-se / Voilà la Nègres-se / Noire comme le fond de la nuit.

(*L.N.D...*, p. 176)

Par ailleurs, dans *L.P.N.*, Satou se sent gênée au plus profond d'elle à cause des regards fixés vers sa direction du fait de son caractère exotique. À travers cette attitude des Français, elle se sent comme exclue et prend, alors, conscience de la singularité qui caractérise sa personne « une carte d'immatriculation raciale et ethnique voilà pourquoi on me regardait tant » (*L.P.N.*, p.59). Par l'emploi de l'expression « carte d'immatriculation », Fatou Diome fustige l'ethnocentrisme des Blancs qui affichent toujours un regard étonnant devant d'autres races qu'ils considèrent comme des gens dépourvus de cultures, à la limite comme des choses. C'est le cas par exemple de M. Dupont qui se plaint devant sa femme pour dire : « Mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec ça ? » (*L.P.N.*, p.62). En parlant d'une telle façon à propos de Satou, celui-ci fait preuve d'un manque de respect total à l'égard de la Sénégalaise mais aussi de la race noire toute entière. Cela se note aussi dans les paroles malveillantes du retraité de la Marine Nationale dans *L.N.P.* : « Oh ! les indigènes ignorent la date de leur naissance » (*L.N.D...*, p.161). Même le moyen de transport avec lequel Diouana est embarquée rappelle la triste période de l'esclavage : le bateau. Comme l'a noté Ousmane Sembene dans « Nostalgique », une nouvelle du recueil intitulé *Voltaïque, La Noire de...* : « Elle est victime comme nos ancêtres / du troc » (p.186). La discrimination atteint son comble au moment où le voyage de ses patrons est « assuré par la compagnie » de l'aéronautique de Dakar.

Cependant, les familles Dupont, Dupire dans *L.P.N.*, Monsieur, Madame et les enfants dans *L.N.D...* ne sont pas les seuls à mépriser les étrangers ; les autorités étatiques aussi démontrent cette indifférence. En fait, ils ne développent aucune politique consistant à venir en aide aux Noires. C'est ainsi que Satou se retrouve seule et sans secours suite aux démêlés qui résultent de son mariage. Ce dernier n'est en vérité qu'une autre forme d'exploitation dont elle est victime et qui démontre que les étrangers, à son image, subissent les abus des Français qui les utilisent d'abord, et les abandonnent ensuite. Leur sort devient ainsi plus pathétique que celui des animaux qui semblent être plus considérés qu'eux comme en témoignent ces propos : « dans ce pays il y a la SPA pour les animaux abandonnés par leurs maîtres, mais rien pour les étrangers que les Français ont livré à la mort » (*L.P.N.*, p.76).

Dans *L.N.D...*, les inspecteurs chargés d'enquêter sur la mort de Diouana n'ont pas approfondi leur investigation pour déterminer les véritables causes du suicide de cette bonne qui est heureuse quand elle quitte l'Afrique pour la France. Ainsi, par la marginalisation et la non-assistance des Noirs en Europe, les nouvellistes, Ousmane Sembene et Fatou Diome, font dans leurs œuvres un procès de la xénophobie qui fait que renforcer le visage masqué de la misère européenne. Cette déconstruction de l'image idyllique de la France est amplifiée par la relation sado-machochiste qui lie Blanc et Noir depuis toujours. Le sadisme est la volonté perverse qui consiste à humilier l'autre et à le faire souffrir dans sa chair comme dans son âme. Cette maladie psychique imprègne

la conduite des personnages européens mis en scène par les deux nouvellistes. S'adressant à Diouana, Madame dit : « Diouana, tu es sale quand même. Tu aurais pu laisser la salle de bain en ordre [...] Que tu en aies marre, c'est possible. Mais que tu mentes comme les indigènes [...] J'aime pas les menteuses et tu es une menteuse » (*L.N.D...*, p.184).

Persécutée, Diouana choisit de se suicider pour ne pas vivre dans la soumission et dans la misère totale. Quant à Satou, de ce jadis de son bonheur, elle repasse à l'ici de son malheur. En ce sens, les deux héroïnes subissent toutes le même sort ; elles sont exploitées, opprimées et déçues : l'une dans vie de bonne de maison, l'autre dans sa vie de couple. C'est à travers l'isolement moral et la solitude physique que nous saisissons la souffrance morale des deux héroïnes. Elles sont perpétuellement en proie à un déséquilibre psychologique profond qui les vide d'elles-mêmes. Devant la fragilité de leur condition sociale et des menaces constantes qui pèsent sur leurs personnes, elles ne peuvent s'empêcher de méditer sur leur sort. C'est pourquoi, Léon-François Hoffmann écrit : « De pitoyable victimes, le Noir deviendra ce grand enfant que la France [a] pour vocation de civiliser »².

Fatou Diome a raison d'écrire dans *Le Ventre de l'Atlantique* : « Clandestins, sans diplôme ni qualification, vous risquez de galérer longtemps, si toutefois vous avez la chance de ne pas vous faire cueillir par la police prête à vous étoffer dans un charter » (2003, p.203).

En somme, en plus des modifications climatiques qui ne facilitent pas leur séjour en Europe, les voyageuses sont victimes du racisme des Blancs qui abusent d'elles et les maltraitent. Cette haine, présente dans l'univers social, visible à travers une technique de déconstruction de l'ailleurs, se trouve aussi dans le monde de l'emploi.

2.2. *L'univers professionnel.*

La recherche de l'emploi constitue l'une des principales motivations des personnages qui partent pour l'Europe. Mais l'obtention d'un travail digne, n'est pas toujours à la portée des voyageurs Noirs autour de qui, l'Occident développe tout un ensemble de préjugés qui militent en leur défaveur. Cela est beaucoup plus dramatique pour la femme. Victime d'un rejet social, elle éprouve d'énormes difficultés pour s'insérer dans sa nouvelle société.

En réalité, si le racisme se trouve dans la vie sociale, il ne fait pas exception dans le monde du travail. L'image des femmes dans les deux recueils de nouvelles de notre corpus est alarmante. Elles sont présentées comme des abus de la société française, surtout dans leurs relations avec leurs patrons. En effet, le seul lien qui lie Maître et domestique, c'est une relation de domination-soumission-souffrance. C'est d'ailleurs pourquoi Fatou Diome, pour nous donner plus de renseignements sur le rapport voyage-travail, intitule la deuxième nouvelle de son recueil « Le visage de l'emploi » (*L.P.N.*, pp. 55-72). Il

² Revue *Notre librairie* no 90, p.39.

est à noter aussi qu'après les conditions climatiques, l'autre difficulté que rencontrent les voyageuses, c'est l'insertion dans le marché du travail. Ce problème fait d'elles de misérables chercheuses de *jobs*.

La femme domestique en France n'est jamais perçue comme un acteur, mais toujours comme une cible qu'il faut exploiter. Or, la réalité ne correspond pas tant s'en faut, à cette image : loin de se construire en irresponsables, nombreuses sont les femmes domestiques qui sont devenues, de ce fait, des soutiens financiers de leurs familles, qui en ont une claire conscience et qui en tirent souvent une légitime fierté. À cela s'ajoute l'inhospitalité des employeurs qui se considèrent comme de véritables rois. Ils éprouvent un dégoût vis-à-vis des Noires. Parfois, ils refusent d'être envahis par des étrangers qu'ils jugent, non seulement de trop, mais surtout souillant. Ainsi, Nègresse dans une maison où les Blancs sont maîtres, Diouana possède une sensibilité et une perspicacité lui permettant de comprendre les moindres gestes et paroles mais que sa condition de « bonne » lui permet de se taire.

Dans ce milieu, l'oppression commence quand on nie à la femme domestique son statut de personne, la responsabilité de ses actes ; l'exploitation la renvoie à la confiscation d'un « surtravail », partie non rémunérée du temps de travail, condition nécessaire pour que, l'employeur réalise une plus-value. À la stricte exploitation économique s'ajoute l'oppression liée au statut de la femme.

Par ailleurs, faire travailler des femmes se pratiquait dans le but d'avoir du travail gratuit ou à moindre coût. L'examen historique des faits l'atteste, tout comme le vocabulaire de la dépendance, réelle ou symbolique. Toute une parodie terminologique renvoie, en effet, à l'équation « femme = infériorité », « femme = soumission ». Prenons le plus plein des termes latins classiques. Le « servi », devenu « serfs » au cours du Moyen-âge central, et la désignation ethnique des esclaves de traite à partir alors d'un état d'infériorité de sexe et d'âge. Dès lors, il apparaît normal que le travail des femmes ait été fondamentalement un travail domestique, c'est-à-dire lié à la famille, à la maison, à l'économie domestique. Car le travail domestique est affaire de subordonnés. D'autres études faites sur la condition des voyageuses en France indiquent des résultats semblables concernant les bas salaires, des conditions de travail pénibles, de longues heures, un bien-être réduit au minimum. Diouana est une bonne-à-tout-faire qui perçoit uniquement trois mille francs par mois. Quant à Satou, non seulement elle travaille « 7 heures par semaine » (*L.P.N.*, p.106), mais « elle fait tout dans la maison » (*L.N.D...*, p. 65).

Toutefois, à la base du sort douloureux réservé aux femmes Noires dans les sociétés européennes où l'esclavage est loin d'être éradiqué, du moins dans les mentalités et les pratiques, il y a l'idée, le mythe selon lesquels le Blanc est le Maître et le Noir, l'esclave. En effet, celui-ci est considéré comme un citoyen de deuxième classe. Ce racisme qui l'empêche de s'épanouir librement est illustré et traduit en acte et en parole. Dans *L.P.N.*, la narratrice entre dans la pensée du maître de famille Dupire et devine le fond de sa pensée envers Satou dont il

suggérerait qu'elle est venue piquer leur pain à la bouche : « Il secoua la tête, l'air de dire : encore une qui veut le pain de nos gosses » (p.78) ou bien « la relation entre employeur et employé, dit Fatou Diome, n'est pas une relation de personne à personne, mais de ventre à pain » (*L.P.N.*, pp. 92-93). Diouana, de l'autre côté, est contrainte d'accomplir un travail digne des camps de concentration nazis ; elle le doit uniquement à la cruauté de Madame. Le dialogue qui les oppose en est une illustration :

Diouana, tu vas laver aujourd'hui. / - Viye Madame. / - Bon. Monte prendre mes combinaisons et les chemises de "Missié". / - Une autre fois c'était : / - Diouana, tu repasses cet après-midi. / - Viye Madame. / - La dernière fois tu as mal repassé mes combinaisons. Le fer était trop chaud. En outre les cols de chemises de "Missié" ont été brûlés. Fais attention à ce que tu fais, voyons ! / - Viye Madame. / - Ah ! J'oubliais...il manque des boutons à la chemise de "Missié" et à son pantalon

(*L.N.D...*, 1962)

Tout cela n'est qu'une conception révélatrice, en quelque sorte, du racisme dont sont victimes les Noires qui vivent en Europe. La femme, par exemple, reste enfermée dans une parole qui, le plus souvent, ne la connaît que comme objet, sujet domestique ou nurse. Elle est traquée et culpabilisée, rendue responsable de la saleté de la maison ou du linge, de la santé des enfants et des économies du foyer. À la cuisine, à la bibliothèque ou sous la douche, sa dépendance ne varie pas : elle est toujours esclave du maître. Celui-ci la jugera quoi qu'elle fasse, et même si elle se libère par son travail à l'extérieur, elle surveille le hâle de sa peau. En effet, pour la réduire en esclave, l'Occident a choisi la domination et l'exploitation. Dans ce même ordre d'idées, si Diouana avait au moins un travail stable, Satou, elle, rencontre souvent le refus de ses employeurs, comme c'est le cas du chef boulanger qui lui refuse son premier emploi temporaire ; c'est aussi l'attitude de la caissière du supermarché qui recherche un professeur particulier pour sa fille. Tous ces employeurs justifient leur refus par la haine à la race noire. C'est d'ailleurs ce que lui fait comprendre la caissière lorsqu'elle lui avoue : « Je veux une personne de type européen » (*L.P.N.*, p.82). Pour elle, employer Satou comme professeure pour sa fille peut causer des conséquences traumatiques à la gamine. Elle pense que Satou, par sa « sauvagerie » africaine ne peut pas apporter à l'enfant une formation raffinée, digne d'une petite européenne.

Face à cette humiliation des Noires qui se trouvent sous estimées quant à leurs capacités intellectuelles, deux démarches sont adoptées par les deux héroïnes. Satou apporte des répliques très agressives : « si vous aviez ce que j'ai dans la tête, vous ne seriez pas caissière » (*L.P.N.*, p.83) tandis que Diouana, beaucoup plus passive, se refuge dans une sorte d'absence et de désir vague de révolte. Elle se pose des questions : « Pourquoi Madame désirait-elle tant que je

vienne ? Ses largesses étaient calculées. Madame ne s'occupait plus de ses enfants [...] La Belle France, où est-elle ? » (*L.N.D...*, p.181).

Toutefois, les titres même des deux recueils de nouvelles sont parlant ; il s'agit dès lors d'une société qui se fonde sur l'identité de l'individu pour l'intégrer ou le bannir. Cela suppose nettement que, pour être reconnu comme membre à part entière de la société française, il faut que l'étranger – voyageur – soit de nationalité et parfois de couleur de la peau des habitants du pays qu'il veut intégrer. De ce fait, « la préférence nationale », expression française forgée en 1985 par des personnes proches du Front National³, en est un exemple. Elle exprime la volonté politique de réserver des avantages – généralement financiers – ainsi que la priorité à l'emploi aux détenteurs de la nationalité française, ou à refuser les aides sociales à des personnes qui n'auraient pas la nationalité française. Concrètement, on parle de « préférence nationale à l'embauche » quand on refuse l'accès de certains emplois à des personnes ne détenant pas la nationalité française. C'est ce qui se passe dans *L.P.N.* de Fatou Diome. D'ailleurs, dans un entretien accordé à Renée Mendy-Ongoundou, celle-ci note que « le concept "préférence nationale" se définit négativement. Car ce n'est pas tant favoriser certains, mais surtout en exclure d'autres » (R. Mendy-Ongoundou., novembre 2001, p. 46).

De ce fait, éliminées d'office pour les bons emplois, les voyageuses, à l'image de Diouana et Satou, se tournent vers les sous emplois, les plus durs mais les moins rétribués. Parmi ceux-ci, il y a les travaux ménagers dont elles se contentent pour subvenir à leurs besoins. Diouana perçoit, elle, trois mille francs CFA par mois. Même si l'emploi est acquis, les personnages font l'objet d'une exploitation sans précédent. C'est ainsi qu'elles sont obligées d'accepter des travaux de baby-sitting, de bonne-à-tout faire. Ici, le paradoxe est que, tout en les reléguant dans des domaines considérés comme secondaires, les Blancs confient à ces domestiques la mission la plus délicate, la plus importante : la surveillance des enfants.

Cependant, pour les Blancs, les Noires ne connaissent pas leurs droits, ni leurs date de naissance, donc qu'elles sont passibles de faire « toutes les corvées » (*L.N.D...*, p.180). Cette façon de penser caractérise également Madame Dupont pour qui « Africain est synonyme d'ignorance et de soumission ». Pire encore, elles sont soumises à des maltraitements de toutes sortes de la part de leurs patrons. C'est ce que révèle Diouana en ces termes : « Je suis cuisinière, bonne d'enfants, femme de chambre, je lave et repasse, et n'ai que 3000 francs CFA par mois. Je travaille pour six. Pourquoi donc suis-je ici ? » (*L.N.D...*, p.180). Quant à Satou, elle nous confie ceci : « pendant une année les Dupire m'ont exposée leur saletés ». Ainsi M. Dupire la surnomme-t-il « Cunégonde », lorsqu'il l'a vu avec surprise à la bibliothèque en train de se documenter. Son sort devient si malheureux qu'elle amène à se poser la question de savoir : « si ce que l'on

³ Parti politique français nationaliste fondé en Octobre 1972 et présidé depuis lors, par Jean-Marie Le Pen. Son nom complet, à l'origine, était Front National pour l'Union Française (FNUF).

gagne vaut les valeurs que l'on perd ». Devant toutes ces ridiculisations, l'héroïne, pour garder son travail, est obligée d'accepter la soumission.

En somme, les Noires en quête d'un meilleur avenir en Europe sont confrontées non seulement à une rude exploitation, mais aussi à une humiliation qui leur vole leur dignité et ternie l'image de toute une race. La société décrite à ce niveau est faite de toutes les horreurs. Ainsi, l'élément commun aux deux recueils de nouvelles est sans doute la médiocrité et la banalité navrantes des Blancs. Il apparaît que tous les contre-héros sont dominés par une animalité sourde et qu'ils se rapportent invariablement aux instincts du racisme, de la discrimination, de la ségrégation et de l'ethnocentrisme qui réduisent leur champ d'épanouissement d'où les titres des nouvelles. Toutefois, tenace et vaillantes, grâce à leur intelligence et leur dignité, Satou parvient à surmonter les obstacles et se construire un autre univers socio-professionnels confortable à sa survie, tandis que Diouana résout le problème par le suicide qui signifierait implicitement le refus catégorique à toute forme de soumission au Blanc.

Conclusion

En définitive, à travers cette analyse, il semble que les nouvellistes comme Ousmane Sembene et Fatou Diome tentent de dénoncer le caractère inhospitalier de l'Occident et le déracinement total dont sont victimes les candidats au voyage. Que ce soit celles qui, depuis leurs villages, convoitent la ville, attirées par ses mirages et ses promesses ou celles qui quittent complètement leurs pays pour le chemin de l'Occident, le constat reste le même : elles sont toutes victimes d'illusion. Dès lors, longtemps synonyme d'espoir et de progrès du fait qu'elle semble permettre à la femme africaine de satisfaire ses besoins élémentaires et d'y développer une vie sociale, la ville africaine ou la capitale occidentale devient aujourd'hui pour beaucoup si invivable.

Références bibliographiques

- AKE L. K. 1960. *L'étudiant noir*. Paris : Flammarion.
- DIOME F. 2001. *La Préférence nationale*. Paris : Présence Africaine.
- BEYALA C. 1992. *Les honneurs perdus*. Paris : Albin Michel.
- CAMARA L. 1953. *L'Enfant noir*. Paris : Plon.
- DIOME F. 2003. *Le Ventre de l'Atlantique*. Paris : Anne Carrière, p.50.
- DIOUF M. 2001. *Préface à La Préférence nationale de Fatou Diome*. Paris : Présence Africaine.
- KANE C. H. 1961. *L'Aventure ambiguë*. Paris : 10 / 18.
- MABANCKOU A. 1998. *Bleu, Blanc, Rouge*. Paris : Présence Africaine.
- MEISTRE A. 1966. *L'Afrique peut-elle partir ?* Paris : Seuil.
- MENDY-ONGOUNDOU R. 2001. « La Préférence nationale par Fatou Diome : Être libre en écrivant... ». *Amina* 379, novembre p. 46.
- NDONGO S. 1976. *Coopération et néocolonialisme*. Paris : Maspero.

OYONO F. 1956. *Une vie de boy*. Paris : Julliard, p.24.

OYONO F. 1956. *Le Vieux nègre et la médaille*. Paris : Julliard.

SCHNAPPER D. 1992. *L'Europe des immigrés*. Paris : François Bourin, p. 9-10.

SEMBENE O. 1962. « Voltaïque, La Noire de...Paris » : *Présence Africaine*, p.128.
Revue Notre librairie no 90, p.39.